

Éditorial

« *Le gouvernement Jeune-Turc n'a pu réaliser qu'en partie son plan de profiter de la Grande Guerre pour établir la turquification radicale de l'Empire ottoman. Il a toutefois réussi à détruire environ un million d'Arméniens, et des centaines de milliers de Grecs, de Libanais et d'Assyro-Chaldéens¹.* »

Le troisième numéro de *Perspectives & Réflexions* paraît dans une année 2015 doublement difficile pour les chrétiens d'Orient : sur le plan de la mémoire, elle fait état des blessures de plus de deux millions de chrétiens qui perdirent la vie, il y a un siècle, à cause de la politique barbare et raciste des Jeunes-Turcs. Cette mémoire est, à certains égards, reconnue – mais pas suffisamment – et, à d'autres, oubliée ou ignorée. Un long travail reste à faire à ce sujet. Son actualité est marquée par la poursuite des violences criminelles dans le monde arabe, particulièrement en Irak et en Syrie. Des agissements atroces qui consistent à tuer au nom de Dieu, utilisant parfois de viles méthodes, détruisent ce qu'il y a de plus sacré : l'homme ! Citoyens des différents États du monde arabe, les chrétiens souffrent avec leurs partenaires de vie, sunnites, chiites, druzes, alaouites, yézidites et laïcs, des conséquences de la destruction et de la haine aveugle. L'année écoulée fut sinistre pour nombres d'Églises, notamment en Irak dans des foyers historiques comme Mossoul ou Qaraqosh.

Pour commémorer la funeste année 1915, mais aussi les conséquences de la Première Guerre mondiale sur les chrétiens d'Orient, nous avons choisi de consacrer cette revue à l'histoire pour rendre compte de plus d'un génocide perpétré contre les chrétiens au Proche-Orient. Pour cela, trois dossiers doivent être évoqués : le génocide arménien, ce que nombre de spécialistes dénomment génocide assyro-chaldéo-syriaque, et la famine du Mont-Liban.

1- André-N. MANDELSTAM, *Le sort de l'Empire ottoman*, Payot, Lausanne-Paris, 1917, p. 29.



Le dossier arménien se décline en quatre articles. Il rappelle l'histoire générale de l'Arménie (M. Yévadian), traite des circonstances du génocide (M. Varoujan), met en lumière la situation de l'Église dans l'Arménie soviétique de 1920 à 1938 (P. Sukiasyan) et évoque la présence arménienne dans le Machreq (T. Yégavian). Quant au dossier assyro-chaldéo-syriaque, il est composé de trois articles. Ceux-ci étudient les circonstances de cet autre génocide méconnu de 1915 (J. Alichoran), les drames qui se succédèrent par la suite pour les communautés assyro-chaldéo-syriaques à travers exodes et exactions (J. Yacoub) et les difficultés récentes des chrétiens dans le nord de l'Irak (C. Lochon). Enfin, un dernier article traite de la grande famine du Mont-Liban (1915-1918), provoquée par le blocus ottoman et qui a coûté la vie à plusieurs centaines de milliers de chrétiens.

Depuis trois ans, nous souhaitons dans l'éditorial des jours meilleurs pour le Moyen-Orient. Mais la situation n'a jamais été aussi meurtrière et critique qu'aujourd'hui. Cela ne peut être pour nous que l'occasion d'un engagement encore plus grand et d'une activité encore plus intense. En dépit de la haine et de la mort, nous osons espérer, comme le dit saint Paul, contre toute espérance...

Antoine FLEYFEL
Rédacteur en chef



Couleur de grenade et d'abricot. Esquisse d'une histoire de l'Arménie



Maxime Yevadian
Université catholique de Lyon

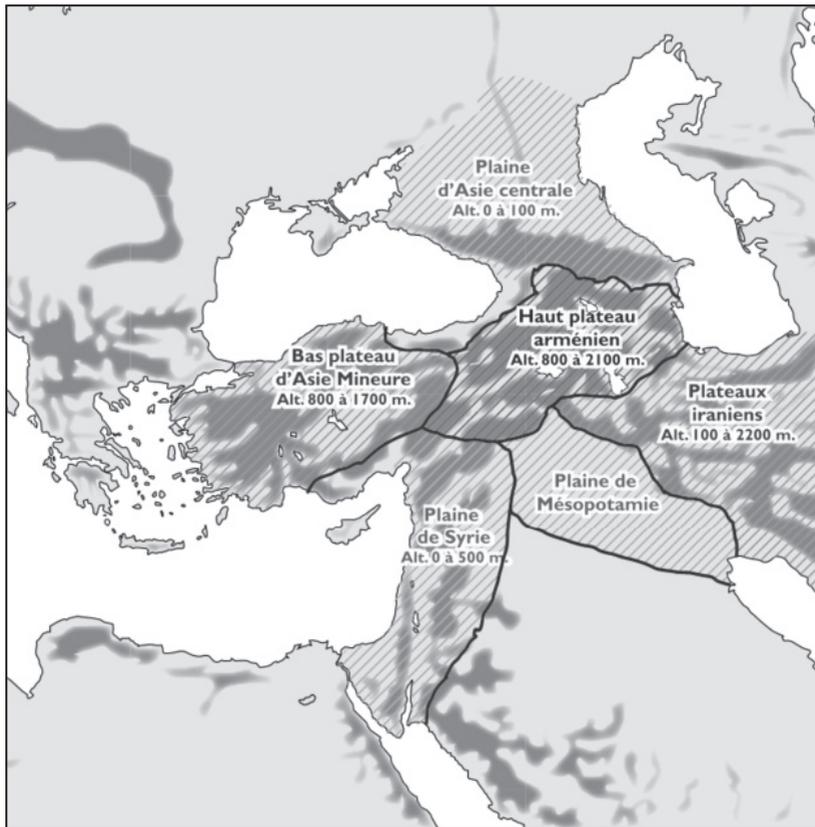
Durant près de trois millénaires, nombre de tournants historiques pour l'humanité se sont joués sur le plateau arménien ou ont impliqué ses rudes montagnards attachés à leur liberté. L'étude même superficielle de l'histoire de ce peuple ne peut qu'étonner. Comment les Arméniens ont-ils pu survivre en tant que peuple quand, à plusieurs reprises, leur disparition a semblé certaine ? S'il n'est pas possible de traiter cette question à fond dans le cadre de cet article, nous allons essayer tout au moins d'en présenter les grandes lignes.

Sur ce plateau, plus qu'ailleurs, les choix individuels et collectifs sont contraints par la géographie de cette « île de montagnes » dominée par le mont Ararat (5165 mètres), où, selon la tradition biblique, l'arche de Noé se serait posée après le déluge (Genèse VII, 1-7).

Durant des siècles, maîtriser le plateau arménien a signifié disposer d'une position dominante dans tout le Proche et Moyen-Orient, ce qui explique les guerres incessantes endurées par ses habitants. Ce plateau domine l'Asie antérieure, qu'il faut diviser en quatre ensembles géographiques :

- *le bloc iranien*, qui comprend la plaine de Mésopotamie et les plateaux iraniens. C'est là qu'est née notre civilisation : villes, écriture, agriculture, etc. Il a été de tout temps dominé par un empire puissant (babylonien, assyrien, achéménide, arsacide, sassanide, abbasside, etc.) ;

- *le bloc syro-palestinien*, qui s'étend des déserts bordés par l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée. Lieu de tous les brassages culturels, lieu d'intense activité et d'un commerce prospère, il a été le théâtre des guerres fréquentes entre les divers empires ;
- *le bloc arménien*, qui domine le Moyen-Orient. Adossé au Caucase, surplombant les plateaux iraniens et micro-asiatique, ce bloc a une position centrale puisqu'il est constitué d'une succession de massifs disposés d'est en ouest, creusés par des vallées profondes ayant régulièrement servi en quelque sorte de boulevards aux invasions ;
- *le bloc micro-asiatique* enfin, qui s'étend de la côte égéenne au plateau d'Arménie, territoire riche et homogène, qui a apporté à plus d'un empire croissance et prospérité (hittite, byzantin, etc.)¹.



Grands ensembles géographiques du Proche-Orient

1- Je n'emploie pas le terme général et vague d'« Anatolie » pour désigner le large territoire qui s'étend à l'est des plaines côtières de la mer Égée jusqu'au Caucase, car cette notion géographique qui se rencontre ponctuellement dès l'époque antique et byzantine, selon une acception vague, a été reprise et diluée par les autorités nationalistes de la République turque pour effacer le souvenir des espaces culturels arméniens notamment, mais aussi kurdes et grecs.

Sur la géographie arménienne voir les premiers chapitres de l'*Histoire des Arméniens*, DEDEYAN (dir.), Privat, Toulouse, 1982.



Ainsi, la maîtrise du bloc arménien signifiait-elle la domination de tout le Moyen-Orient.

Voici un rapide retour sur l'histoire de l'Arménie en cinq étapes : la Haute Antiquité, durant laquelle ce territoire a vu se développer d'étonnantes cultures ; puis l'âge classique de la civilisation arménienne, sa période la plus brillante ; ensuite, la fin du Moyen Âge et l'époque moderne, qui voient l'occupation définitive de l'Arménie par des conquérants musulmans et la mise en place d'un processus diasporique. Suivent les renaissances contrariées des XIX^e et XX^e siècles, et, enfin, la période actuelle avec ses enjeux.

La Haute Antiquité : le mystère des origines²

Dès le IV^e millénaire av. J.-C., le haut plateau arménien a donné naissance à des cultures sédentaires et agricoles que l'on est en train de découvrir. Sur ce plateau, on rencontre trois des quatre variétés de blé sauvage à la base de la domestication des céréales actuelles. Ainsi, dans la région du Kotaïk (République d'Arménie), on trouve toujours à l'heure actuelle le blé à grain unique (*Triticum boeoticum*), le blé d'Ourartou (*Triticum Urartu*) et le blé de l'Ararat (*Triticum Araraticum*). On peut donc en déduire que cette région a été l'un des lieux de naissance de l'agriculture.

De même, les fouilles archéologiques effectuées en République d'Arménie ont permis de découvrir des noyaux d'abricots domestiques calcinés, datant du IV^e millénaire av. J.-C. sur le site de Garni, et du III^e millénaire sur celui d'Aréni³. Ces découvertes sont importantes. En effet, si l'aire de dispersion de l'abricotier sauvage est considérable – elle s'étend de l'Asie centrale à l'ouest de la Chine –, aucune découverte antérieure au premier millénaire avant notre ère n'est documentée hors du plateau arménien⁴. Elles confirment par conséquent que l'abricot domestique a vu le jour en Arménie avant de passer dans l'Empire romain où il s'appellera *prunus armeniaca* (prune d'Arménie). Les fouilles archéologiques des grottes d'Aréni

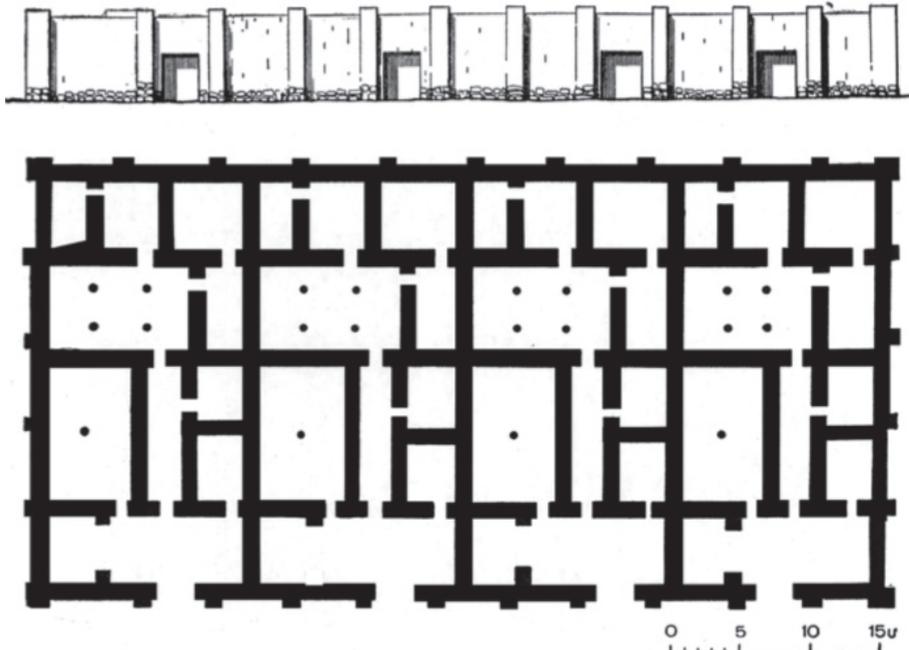
2- Sur l'art ourartéen et arménien en général, voir : M. HASRATIAN, *Histoire de l'architecture arménienne des origines à nos jours*, Sources d'Arménie, Lyon, 2010, 216 p. et M. YEVADIAN, *Dentelles de pierre, d'étoffe, de parchemin et de métal. Les arts des chrétiens d'Arménie du Moyen Âge. La grammaire ornementale arménienne*, Sources d'Arménie, Lyon, 2006, 168 p.

3- HASRATIAN, *op. cit.*, p. 18, d'après *Plos One* (juin 2010, 5-6).

4- SHIU-YING HU, *Food Plants of China*, The Chinese University Press (HK), 2005, 844 p., affirme que l'abricotier étant cultivé depuis 2000 ans en Chine, il en est originaire. Cette position doit désormais être révisée.



ont du reste permis de découvrir la plus ancienne chaussure connue à ce jour : une sorte de mocassin de femme, de taille 37, parfaitement conservé, dont la photographie a fait le tour du monde en 2010. Cet objet exceptionnel (les habits, les chaussures et les outils fabriqués en matériaux périssables pourrissent en général hors de conditions de conservation très particulières) témoigne d'un certain raffinement des populations du plateau arménien, tout en se révélant très fonctionnel. La diffusion de l'écriture à partir de la Mésopotamie va jeter un jour nouveau sur cette région.



L'architecture civile ourartéenne se divise en trois types principaux : les maisons avec cour partiellement couverte, les villas à pièce centrale commune, et les maisons à nombreuses sections identiques. Ce dernier type, attesté par les fouilles de la ville de Theichébâini, se distingue par sa netteté et son caractère structuré. Chaque maison se compose de quatre grandes sections isolées, absolument identiques, chacune de 500 m² et comporte 11 pièces. Ce remarquable monument d'architecture civile, qui n'a pas d'équivalent direct en Orient, est sans aucun doute un exemple de construction étatique et révèle le haut niveau conceptuel de l'architecture, en Ourartou, au VII^e siècle av. J.-C.

Les annales royales d'Assyrie nous apprennent que, lors de sa campagne contre les populations du plateau arménien, le roi Téglat-Phalasar I^{er} (1116 - 1090 av. J.-C.) affronta vingt-trois « rois de Naïri » en 1113, alors que Salmanasar III (860 - 825) s'était opposé quant à lui



à un royaume nommé Ourartou, clairement structuré et puissant sur le plan militaire, et gouverné par le roi Aramé.

Cette structuration politique et militaire permit l'émergence d'une brillante société qui connut son âge d'or au VIII^e siècle (règne des rois Ménoua, Arghishti I^{er}, Sardouri II), tout en continuant à se battre contre la puissance assyrienne.

Avec des villes construites en damier, des campagnes abondamment irriguées – on prête aux Ourartéens l'invention du *quanat*⁵ – et de nombreuses mines en exploitation, les Ourartéens ont fait de ce royaume l'une des puissances majeures de l'époque. Cependant, il connut un certain déclin jusqu'à l'invasion des Mèdes (vers 585 av. J.-C.), et vit ses populations englobées dans leur éphémère empire.

Dès 570, cette région fut conquise par les Perses achéménides qui la dominèrent durant deux siècles. Dans l'inscription de Behistun gravée à sa gloire vers 520, le « Roi des Rois », Darius I^{er}, déclare avoir soumis l'Arménie et son peuple, signant l'acte de naissance du peuple arménien issu de la fusion des autochtones du plateau et d'envahisseurs indo-européens. Pour les Perses achéménides contemporains de la naissance du peuple arménien, les termes « Ourartou » et « Arménie » étaient synonymes dès lors que dans la grande inscription de Darius I^{er} à Behistun le mot « Arménie » est utilisé dans le texte en vieux perse, celui d'« Ourartou » l'étant dans la version babylonienne. Vers la même époque, le premier géographe grec, Hécatée de Milet, rapporte la même réalité. Plus encore, la roche de Behistun nous fait connaître un premier Arménien. En effet, le Grand roi déclare : « Pendant que j'étais en Perse et en Médie, pour la deuxième fois, les Babyloniens se rebellèrent contre moi. Un homme du nom d'Araxa, un Arménien, fils de Haldita, se révolta à Babylone... il devint roi de Babylone. » Cet éphémère roi de l'illustre Babylone est un Arménien dont le père porte un nom typiquement ourartéen, en l'occurrence celui du principal dieu ourartéen (Khaldi). Nous disposons donc là d'un témoignage édifiant quant à la continuité culturelle entre Ourartéens et Arméniens.

Cette continuité n'est du reste pas le seul élément de l'ethnogenèse du peuple arménien, la linguistique étant un moyen d'étude privilégié. La langue arménienne est en effet considérée comme une langue indo-européenne dès lors que 1044 de ses 11 000 racines sont indo-européennes, de même que plusieurs éléments structuraux de sa langue (éléments de grammaire, formes verbales).

⁵- Système d'irrigation permettant de capter les nappes phréatiques.





Les Arméniens soumis par Darius I^{er} serviront leurs rois iraniens jusqu'à la conquête d'Alexandre le Grand, en 331. Ce dernier, espérant dominer l'Arménie pour exploiter ses mines, y enverra l'un de ses généraux qui sera mis à mort. L'Arménie sera cependant conquise par les Séleucides, successeurs du grand Macédonien.

L'âge classique de la civilisation arménienne (II^e siècle av. J.-C. – XI^e siècle)⁶

Après la défaite du roi séleucide Antiochos III contre les Romains à Magnésie (189), trois États arméniens (Sophène, Petite-Arménie, Grande-Arménie) prennent leur indépendance.

Tigrane II (95-55) amena le royaume de Grande-Arménie au sommet de sa puissance, la base de sa politique résidant dans sa volonté de circonscrire la puissance parthe, principal ennemi extérieur à ses yeux. Pour cela, il réalisa l'unité politique du plateau arménien, créant un glacis protecteur au sud. Il ira jusqu'à prendre le prestigieux titre de *Roi des Rois* en 88, dominant l'Asie et disputant l'*hegemonia* à Rome. Le royaume de Syrie ayant besoin d'un roi, les habitants des cités proposèrent librement la couronne – fait exceptionnel – à Tigrane II. Régnant sur Antioche et les débouchés méditerranéens des routes de la soie, il ouvrit la « route des steppes », établissant des relations directes avec la Chine, comme en témoignent ses monnaies en caractères araméens, destinées à faciliter le commerce au long cours (épices de l'Inde et soie de Chine), alors largement dominé par les Hébreux⁷. Il ouvrit enfin l'Arménie à l'hellénisme (théâtres et bains dans les villes), profitant ainsi de l'avance intellectuelle de la culture grecque.

Inquiets de cette puissance montante, les Romains l'attaquèrent, en 69, sans déclaration de guerre préalable, et le général Lucullus remporta une bataille décisive devant la capitale, Tigranocerte, le 6 octobre 69. Pourtant, sur le terrain, une guérilla empêcha sa progression et Tigrane obtint de Rome le rappel du général romain. Il entra ensuite en négociation avec Pompée (66 av. J.-C.) pour se soumettre. Le récit qu'en fait l'historien grec Dion Cassius († 235) témoigne de la grandeur de ce souverain : bien qu'ayant dominé tout le Moyen-Orient, il accepta de s'humilier face à un simple général romain pour sauver son pays :

6- Sur cette période, outre les références déjà citées, voir : M. YEVADIAN, *Christianisation de l'Arménie. Retour aux sources*, vols. I et II, Sources d'Arménie, Lyon, 2007-2008.

7- M. YEVADIAN, « Le Catholicos arménien Sahak III Dzoroporetsi et l'Église de Chine », in *Actes du Colloque de Paris des 30 décembre et 1^{er} décembre 2012*, Paris, 2013, p. 123-166.





D'un autre côté, Pompée, ayant franchi l'Araxe, s'était avancé jusque sous les murs d'Artaxata, malgré les démarches de Tigrane, qui, dans cette extrémité, lui abandonna la ville et se rendit volontairement dans son camp ; mais, afin de lui inspirer tout à la fois respect et pitié, il prit soin que tout, dans son extérieur, tînt le milieu entre son ancienne dignité et son abaissement présent. Il se dépouilla donc de sa tunique coupée de raies blanches et de son manteau qui était tout de pourpre ; mais il garda sa tiare et la bandelette qui y était attachée. Pompée envoya au-devant de lui un licteur chargé de le faire descendre de cheval ; car Tigrane, suivant la coutume de son pays, se disposait à pénétrer à cheval dans les retranchements des Romains. Mais lorsqu'il y fut entré à pied, lorsqu'il eut déposé son diadème, qu'il se fut prosterné et eut adoré Pompée, ce général, ému de compassion par un tel spectacle, s'élança vers lui, le releva, ceignit son front du bandeau royal, le fit asseoir à ses côtés et le consola, en lui disant, entre autres choses, qu'il n'avait point perdu son royaume d'Arménie, mais gagné l'amitié des Romains. Après avoir ranimé son courage par ces paroles, il l'invita à souper⁸.



Ce geste d'une immense portée sauva ainsi son royaume de la provincialisation, et il obtint même le titre d'*ami et allié du peuple romain*. Par ce geste, le destin de l'Arménie fut lié à celui de Rome, à qui elle fut de plus en plus soumise.



Au terme d'un siècle de déclin progressif, l'Arménie passa, en 66 de notre ère, aux mains de la dynastie des Parthes arsacides qui la dominèrent jusqu'en 428. Cette prise de possession fut le fait d'un souverain obstiné et magnanime, Tiridate I^{er}, qui alla chercher à Rome son diadème qu'il reçut des mains de l'empereur Néron. Suétone, le biographe des douze premiers empereurs († 150), nous renseigne :

On me reprocherait de ne pas citer parmi les spectacles qu'il (= Néron) donna l'entrée triomphale de Tiridate à Rome. Il avait été fixé par un édit le jour où il devait présenter ce roi d'Arménie : le temps couvert il fit repousser la date. On rangea les Cohortes armées autour des temples du Forum ; lui (= Néron) en habit de triomphateur, siégeait devant les rostres sur un fauteuil curule entouré d'enseignes et d'étendards. Le roi gravit d'abord un praticable en plan incliné et vint s'agenouiller

8- Dion CASSIUS, *Histoire romaine*, XXXVI, 50, cité dans YEVADIAN, *Christianisation de l'Arménie. Retour aux sources*, op. cit., p. 22-23, avec analyse.





aux pieds de Néron : celui-ci l'accueillit, le releva d'un geste de la main droite, l'embrassa puis, à sa prière, lui enleva sa tiare et le couronna d'un diadème tandis qu'un homme de rang prétorien traduisait les paroles du roi à haute voix pour la foule, ensuite il l'accompagna au théâtre et le plaça à côté de lui⁹.

Malgré cet affaiblissement du royaume de Grande-Arménie, ses représentants furent toutefois traités avec égards par les autorités romaines, comme le rapporte Suétone, dans une anecdote riche de sens :

Il (= Claude) permit aux ambassadeurs germaines de s'asseoir dans l'orchestre parce qu'il avait été frappé par la conduite simple et fière de ces barbares que l'on avait installés dans les rangs du peuple et qui, découvrant les Parthes et les Arméniens assis au milieu des sénateurs, étaient allés d'eux-mêmes se placer auprès d'eux en proclamant qu'ils ne leur cédaient en rien, ni en courage ni en noblesse¹⁰.

On déduit que, de tous les peuples de la sphère d'influence romaine, les Arméniens étaient les seuls à être traités à l'égal des sénateurs et des ambassadeurs de la plus grande puissance de l'époque, l'empire parthe.

La période arsacide de l'histoire arménienne (66-428) est marquée par une rupture décisive : l'adoption du christianisme comme religion d'État (vers 295) un siècle avant l'Empire romain (392). En effet, après l'évangélisation de l'Arménie par les apôtres Barthélemy et Thaddée, la prédication de saint Grégoire l'Illuminateur amena la conversion du roi Tiridate III et de tout son peuple. Vers 402, l'historien grec Sozomène († 450 env.) rapporte en ces termes l'événement :

Ensuite, parmi les peuples voisins [de l'Empire Romain], la croyance progressa et s'accrût d'un grand nombre. D'ailleurs, je me suis enquis et j'ai appris qu'antérieurement [au règne de Constantin I^{er}] les Arméniens professaient le christianisme. On raconte, en effet, que Tiridate était à la tête de son peuple et qu'à la suite d'un prodige divin concernant sa famille, il devint chrétien et ordonna par un édit que tous ses sujets embrassent la même religion¹¹.

9- SÜETONE, *Vie de Néron*, c. XIII, cité dans *Ibid.*, 2007, p. 33, avec analyse.

10- SÜETONE, *Vie de Claude*, c. XXV, cité dans *Ibid.*, p. 30, avec analyse.

11- SOZOMÈNE, *Histoire ecclésiastique*, II, 8, cité dans *Ibid.*, p. 199, avec analyse.





La conversion de Tiridate III et son baptême par Grégoire devaient signifier le début de l'illumination de tout un peuple, le peuple d'Arménie, et peut-être un bouleversement mondial, ainsi que le fait observer le savant autrichien Hermann Abich :

C'est parce que le peuple arménien, sous l'influence du christianisme, est arrivé si tôt à un degré élevé de culture qu'il représente un élément si important de l'histoire humaine.

Le christianisme fut en effet la clé de voûte de l'édifice spirituel, culturel et politique arménien. La religion chrétienne, loin d'être un moyen d'acculturation, fut le plus sûr garant de la survie de ce peuple, comme l'a relevé Joseph Laurent.

C'est grâce à l'Église que, tout en devant céder à la force, tout en devant fléchir sous le poids d'une destinée sans pareil, elle pourra au moins sauver de ce naufrage l'essentiel, c'est-à-dire les éléments de sa régénération.

Cette conversion précoce fut à la source d'une culture chrétienne puissante et originale qui put pleinement s'épanouir, après 405, avec la création d'un alphabet national de 36 lettres¹² destiné à traduire la Bible. Cette grande œuvre fut le fait du vardapet Mesrop Machtot's. Issu de la chancellerie royale du souverain Vram Chapour (392-414), ce vardapet se désolait de voir combien l'absence d'une écriture propre à la langue arménienne nuisait à la christianisation en profondeur des campagnes. En conséquence, il résolut d'y mettre un terme.

Il entra ainsi dans les ordres et se consacra à cette tâche, dans la prière et le travail, analysant les phonèmes de la langue arménienne sur la base de la science grecque, alors standard international. Il mena toutefois l'analyse de la langue arménienne bien plus loin que pour le grec contemporain et créa un système phonologique absolument unique. Certains groupes de phonèmes, comme les fricatives, ont ainsi été analysés avec une finesse qui ne sera approchée en Europe qu'avec les travaux de Ferdinand de Saussure, dans les années 1920. Un des fondateurs de l'école de linguistique française, Antoine Meillet, analyse ce travail en ces termes :

Le système de l'alphabet arménien est un chef-d'œuvre. Chacun des phonèmes du phonétisme arménien est noté par un signe

12- Deux lettres furent ajoutées à l'époque des croisades pour transcrire les noms français.





*propre ; le système est si bien établi qu'il a fourni à la nation arménienne l'expression définitive du phonétisme, expression qui s'est maintenue jusqu'à présent sans subir aucun changement, sans avoir besoin d'obtenir aucune amélioration, car elle était parfaite dès le début*¹³.

Pour faciliter l'évangélisation des peuples du Caucase, Mesrop Machtot's inventa également un alphabet pour les Géorgiens (dont l'alphabet géorgien actuel découle directement) et un dernier alphabet pour les Albaniens du Caucase. Après l'invention d'un alphabet pour écrire la langue arménienne, la Bible fut traduite en priorité sur les bases des manuscrits grecs et syriaques disponibles sur place, puis révisée avec de nouveaux manuscrits grecs ramenés de Constantinople par les disciples de Mesrop Machtot's, après le concile d'Éphèse (431). La version définitive fut disponible dès 438. Dans les années qui suivirent, leur œuvre achevée, le catholicos Sahak (438) et le vardapet Mesrop Machtot's (441) moururent. Vers 443, un des disciples de Mesrop Machtot's, Gorioun rédigea la biographie de son maître, première œuvre originale en arménien. Dans ce sillage, de nouvelles œuvres furent écrites dans tous les genres littéraires de l'époque : hagiographie, histoire, théologie, exégèse biblique, constituant ainsi l'âge d'or de la littérature arménienne. Citons une dernière fois Antoine Meillet qui n'hésitait pas à décrire ainsi les débuts de la littérature arménienne :

*En des temps où la langue française ne se distinguait pas encore du latin et où les plus anciennes littératures de la majorité des peuples européens n'existaient pas, il y avait déjà une importante littérature arménienne*¹⁴.

Alors que l'Arménie était, rappelons-le, un peuple sans État (du IV^e au VII^e siècle), cette période vit le développement d'une architecture sacrée, unique tant par la quantité des monuments que par leur extraordinaire qualité ; le principe même de cette architecture étant de matérialiser la vision de saint Grégoire l'Illuminateur telle qu'elle est décrite dans l'histoire de la conversion de l'Arménie d'Agathange. Après la conversion définitive du roi, Grégoire reçut cette vision pendant une nuit de prières :

Je vis [que] sur les croix des quatre colonnes s'unir ensemble des arcs admirables et, sur ces arcs, je vis un édifice avec une

13- *Revue Franco-étrangère*, 1917, cité dans Yevadian, *Dentelles de pierre, d'étoffe, de parchemin et de métal. Les arts des chrétiens d'Arménie du Moyen Âge. La grammaire ornementale arménienne*, op. cit., p. 20.

14- *Id.*



*coupole, en forme de pavillon cubique, formé de nuages ; c'était une œuvre prodigieusement divine*¹⁵.

Ainsi, l'église idéale qui lui fut révélée repose sur quatre piliers reliés par quatre arches et supporte une coupole. Telle sera la caractéristique de l'art arménien. Afin de pouvoir incarner cette vision, une architecture de pierre va se développer, caractéristique importante de cette culture. En effet, aux IV^e-V^e siècles, l'usage de l'architecture de pierre est fortement déclinant, et, dans les autres aires de culture, on voit se développer une architecture sur d'autres bases : la brique cuite à Byzance, la brique crue en Iran ou le bois en Inde. Les architectures arménienne et syrienne développent cependant tout un art fondé sur la maîtrise de la pierre. En plus des basiliques à une ou trois nefs, communes à tout le monde chrétien, les maîtres d'œuvre arméniens, souvent des religieux, parfois même des ecclésiastiques de haut rang, élaborent des types d'édifices spécifiques à cette architecture. Ainsi, les basiliques à trois nefs vont devenir basiliques à coupole, et les basiliques à nef unique seront remplacées par les salles à coupole. En plus, à partir de ces édifices à plan oblong, se développent des édifices à plan centré. Ainsi, des édifices à carré triconque et tétraconque vont se développer, ainsi que des types tout à fait spécifiques comme les églises à carré tétraconque (église de Mastara). L'apogée de cette architecture sera atteint avec les églises à carré tétraconque et niches diagonales, dont l'exemple le plus achevé est l'église de Sainte-Hripsimée, construite entre 618 et 628 par le catholicos Komitas. Cette église représente la synthèse de la maîtrise du savoir-faire arménien de l'époque. L'ornementation n'y a que peu de place. C'est le jeu des masses et des volumes qui crée les conditions nécessaires au recueillement du fidèle. Enfin, des églises polyconques et des rotondes (comme celle de Zwartnotz, env. 643) complèteront cette période d'une extraordinaire créativité durant laquelle les maîtres d'œuvre ont tenté toutes les combinaisons possibles pour obtenir des églises répondant à la vision de saint Grégoire l'Illuminateur.

Un autre élément structurant de l'histoire de ce peuple est sa fidélité à une christologie rigoureuse et équilibrée. En effet, en 451, alors que les évêques grecs et romains réunis en concile à Chalcédoine polémiquent sur la nature (humaine/divine) du Christ, les Arméniens sont en guerre de religion contre les Perses sassanides qui veulent leur imposer le mazdéisme. De ce fait, l'Église arménienne ne s'implique plus dans les querelles christologiques qui ont déchiré précédemment

15- AGATHANGE § 737, cité et analysé dans Yevadian, *Christianisation de l'Arménie. Vol. II, op. cit.*, p. 395-399.



l'Église chrétienne entre chalcédoniens, monophysites de divers degrés ou monothéistes. Au contraire, ils resteront fidèles à la christologie définie par leur catholicos, Jean I^{er} Mandakouni (478-490), fondée sur la deuxième lettre de Cyrille d'Alexandrie au patriarche de Constantinople qui affirme à la fois la complète divinité et la complète humanité de Jésus.

La conquête musulmane (638-698) et la destruction de l'Empire sassanide obligèrent les Arméniens à définir clairement, puis à maintenir leur position et les fondements de leur identité entre les puissances grecque chalcédonienne et musulmane.

Malgré le choc de la conquête islamique et sa violence qui va faire détruire l'architecture syrienne, l'architecture arménienne va connaître une nouvelle phase de développement après un siècle d'arrêt (VIII^e siècle). Cette renaissance va être concomitante du développement de nouveaux États arméniens sur le plateau arménien à partir de 885.

Sollicités par les dirigeants byzantins pour ses besoins militaires, les Arméniens intégrèrent massivement les armées impériales¹⁶. Entre le VII^e et le XI^e siècle, chaque coup d'État impliqua un officier arménien, ce qui permit à une vingtaine d'entre eux de devenir empereur. L'un d'eux, Basile I^{er} fonda la dynastie dite des Macédoniens, qui mena Byzance à son apogée (867-1056)¹⁷.

Entre le IX^e et le XI^e siècle, l'Arménie vit émerger plusieurs royaumes, notamment celui des Bagratides d'Ani, la « ville aux mille églises », ceux du Taron, du Vaspourakan et du Siounik. Cette période d'indépendance favorisa une renaissance artistique (églises d'Ani et du Vaspourakan), intellectuelle (écoles du monastère de Narek, où s'illustra le grand poète mystique Grégoire de Narek) et artisanale (exportation de tapis et de lames d'acier réputées, production de soieries). Mais cette floraison fut brisée par la conquête byzantine puis anéantie par les envahisseurs touraniens.

Soumise d'abord au joug seldjouk, l'Arménie se dépeupla du fait de massacres permanents et de migrations provenant de cantons entiers. Dans le dernier quart du XI^e siècle, de nombreux seigneurs et leurs dépendants émigrèrent au nord de la Syrie. C'est là que fut fondé, en 1198, le nouveau royaume arménien de Cilicie, qui offrit aide et assistance aux Croisés latins, et qui, grâce à une alliance avec

16- Cf. C. SETTIPANI, *Continuité des élites à Byzance durant les siècles obscurs, les princes caucasiens et l'Empire du VI^e au IX^e siècle*, De Boccard, Paris, 2006, 642 p.

17- N. ADONTZ, *Études arméno-byzantines*, (recueil d'articles), Lisbonne, Fondation C. Gulbenkian, 1965, 442 p.





les Mongols (1254), survécut à l'effondrement des États latins de Terre sainte (1291), jusqu'en 1375¹⁸.

De cette période importante de l'histoire arménienne, nous ne relèverons qu'un fait saillant. Dans l'espoir de sauver les chrétiens d'Orient du joug turc, le roi Héthoum I^{er} (1221-1270) alla jusqu'en Asie Centrale faire alliance avec le petit-fils de Gengis Khan. Vingt-cinq ans avant Marco Polo, Héthoum se présenta à la cour du grand Khan à 10 000 kilomètres de son palais. Un chroniqueur arménien nommé Hayton fut invité à Avignon par le pape Clément V. Il rapporte en ces termes cette entrevue :

Au bout de quelques jours le roi présenta à l'empereur ses requêtes, lui demandant sept choses. Premièrement que l'empereur et tous les siens deviennent chrétiens et se fassent baptiser. Puis que soit établie une paix perpétuelle entre les Tartares et les chrétiens puis que dans toutes les terres conquises ou à conquérir par les Tartares, les églises des chrétiens, les prêtres, les clercs, les religieux soient libres et quittes de toute servitude. Puis, qu'il plaise à Mongka Khan de donner aides et conseils pour délivrer la terre Sainte de la main des Sarrasins, et la rendre aux chrétiens. Puis qu'il ordonne aux Tartares de Turquie d'aller détruire la cité de Bagdad et d'abattre le calife chef et propagateur de la fausse religion de Mahomet. Puis il demanda comme privilège que l'on ordonna aux Tartares les plus proches du royaume d'Arménie de lui porter aide s'il le demandait. La septième requête portait sur toutes les terres du royaume d'Arménie que les Sarrasins avaient prises, et qui étaient parvenues aux mains des Tartares afin qu'elles lui fussent rendues en toute liberté. De même, toutes les terres que le roi d'Arménie pouvait enlever aux Sarrasins, les Tartares devaient sans objection les lui laisser gouverner en paix et repos.

Sur les sept requêtes du roi, deux seulement étaient favorables à l'Arménie, toutes les autres favorisaient les chrétiens dans leur ensemble. Face à tant de noblesse, Mongka Khan répondit en ces termes :

Puisque le roi d'Arménie est venu avec bonne volonté de terres si éloignées, il est juste et convenable que nous exaucions toutes ses prières.

18- Sur ce royaume cf. Claude MUTAFIAN, *L'Arménie du Levant (XI^e-XIV^e siècle)*, Paris, Belles Lettres, 1 152 pages, 4 cartes et 228 illustrations couleur, et la bibliographie citée.





Cette alliance devait permettre à l'Arménie de résister aux tempêtes turques jusqu'en 1375, alors que Saint Jean d'Acre était tombée en 1291. Sortant de sa réserve envers les Arméniens, la papauté elle-même ne put que louer leur héroïsme durant cette période. Voici ce qu'écrivit le souverain pontife Grégoire XIII :

Parmi les autres mérites de la nation arménienne envers l'Église et la République chrétienne, il en est un qui est éminent et digne de particulière mémoire, c'est que lorsque jadis les princes et les armées chrétiennes allaient au recouvrement de la terre Sainte nul peuple plus promptement et avec plus de zèle que les Arméniens ne leur prêta son aide en homme, en subsistances, en conseils ; avec toutes leurs forces et avec la plus grande bravoure et la plus sincère fidélité, ils aidèrent les chrétiens en ces saintes guerres¹⁹.

La fin du Moyen Âge et l'époque moderne

Après cette date (1375), tout espoir d'un État indépendant se trouva anéanti pour des siècles. La Cilicie était dominée par les Mamelouks venus d'Égypte, et la Grande-Arménie par les Turcomans d'Asie centrale. Selon un texte contemporain, vers 1400, le conquérant Tamerlan (1370-1405) « fit de l'Arménie un désert », avant qu'elle ne soit conquise par les Ottomans (1515). Pour se soustraire aux exactions de l'armée régulière ottomane et des milices, à la brutalité de l'administration et aux guerres perpétuelles contre son voisin, l'Iran safavide, une partie de la population arménienne quitta son foyer national pour migrer vers les villes des empires ottoman et safavide.

Au début du XVII^e siècle, voulant profiter de leurs savoir-faire techniques et commerciaux, le Shah d'Iran, Abbas I^{er} (1588-1629) fit déporter des centaines de milliers d'Arméniens du Nakhitchevan, dont la population entière de la ville de Djoulfa et de toute la zone frontalière. Près de la moitié des Arméniens moururent sur la route. Une partie des survivants fonda la Nouvelle-Djoulfa, faubourg de la capitale Ispahan, puis obtint le monopole impérial de la vente de soie grège. Il s'en suivit une extraordinaire épopée humaine et commerciale de près de deux siècles, qui fit des négociants arméniens les intermédiaires du commerce de la soie, des épices et des pierres précieuses, entre

19- Bulle *Ecclesia Romana* in Jacques DE MORGAN, *Histoire du peuple arménien*, préface par Gustave Schlumberger, Berger-Levrault, Paris, 1919 ; réédition avec préface et présentation de Constant Vautravers et Edmond Khayadjian, Académie de Marseille, Marseille, 1981, LIV-XVIII, 410 p.





l'Inde et la Chine, d'une part, les marchés occidentaux, d'autre part. En France, ils bénéficièrent d'une protection particulière de la part de Colbert, préconisée dans une lettre officielle du ministre de Louis XIV (1671). En Russie, ils obtinrent également des monopoles dont le but était l'ouverture du pays au commerce mondial. Leur intervention continue auprès des tsars fut déterminante pour la conquête russe du Caucase et de l'Arménie, dans l'espoir de libérer leur pays du joug ottoman et des menaces iraniennes.

Les négociants arméniens se firent également mécènes, finançant les premières éditions arméniennes (Venise, 1512) ainsi qu'un grand mouvement de renaissance culturelle en diaspora au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, (citons le premier périodique arménien, *Azdarar – Le Moniteur*, paru à Madras, entre 1794 et 1796)²⁰.

Les renaissances contrariées des XIX^e et XX^e siècles²¹

La pénétration des idées issues de la pensée des Lumières en Orient se fit dans une situation de division entre Empire turc et Empire iranien qui deviendra progressivement culturelle. Un mouvement de renaissance inspiré des idées occidentales toucha les élites arméniennes de Constantinople et de Tiflis, avant d'être écrasé dans des bains de sang par l'État turc, dont l'acmé correspondra aux massacres de 1894-1896 et au génocide de 1915.

Cette période est à analyser plus largement dans le cadre de la logique du Tanzimat (« réorganisation » ou modernisation de la société ottomane). Débutée en 1830, cette ère de réformes est officiellement stoppée par le Sultan en 1876, mais le mouvement de modernisation (pour rendre sa puissance à l'État ottoman) se perpétue sous d'autres formes depuis. Le génocide arménien de 1915 ou les épurations ethniques (des Grecs, Assyro-chaldéens et autres minorités) ne sont que des étapes de ce processus de modernisation qui va de la puissance ottomane déclinante au puissant État turc actuel et en devenir. En effet, les minorités ont été des facteurs essentiels de la modernisation de cet État et, lorsque les autorités turques ont pu substituer des musulmans aux chrétiens, ces derniers ont été mis à

20- A. SEBOUH, *From the Indian Ocean to the Mediterranean: The Global Trade Networks of Armenian Merchants from New Julfa*, University of California Press, Berkeley, 2011, 368 p.

21- Sur cette période et le processus génocidaire, voir : R. KEVORKIA, *Le génocide arménien*, Paris, Odile Jacob, 2006. Sur le rôle des Arméniens dans l'État turc, voir *Des serviteurs fidèles. Les enfants d'Arménie au service de l'État turc* (textes d'Anna Aleksanyan, Anahit Astoyan, Raymond Kévorkian, Dikran Kouymjian, Hasmik Stepanian, Ara Toranian et Maxime Yevadian), Sources d'Arménie, Lyon, 2010, 192 p.





mort. Ce processus de modernisation a été multiple, avec l'introduction de nouvelles techniques et idées, mais aussi avec la rationalisation et l'efficacité des moyens de répression. La question de l'extermination des Arméniens par l'État turc est une entrave éthique, sociétale et morale à une modernisation de fond, et, en fait, un axe d'analyse idéal pour l'étude de cette société.

La politique de modernisation de la société ottomane a représenté une tentative de réaction face au lent déclin de l'Empire qui avait vu son assise territoriale se réduire (perte de l'Afrique du Nord, puis des provinces balkaniques) et sa faiblesse s'accroître, en comparaison de l'essor des puissances européennes, faisant de lui « l'homme malade de l'Europe ». Les Arméniens ont joué un rôle essentiel dans cette modernisation. Ce peuple, pionnier dans maints domaines, s'est ouvert au modèle européen, devenant un vecteur essentiel de l'europanisation de l'Empire. L'apport des Arméniens est manifeste dans la modernisation de l'architecture ottomane des XIX^e et XX^e siècles, dont ils ont été les principaux acteurs, à commencer par l'illustre Sinan. Ils ont introduit également, à Constantinople et dans les provinces, le théâtre, le sport, la littérature romanesque, ainsi que les périodiques. Si l'on considère par exemple le domaine médical, les médecins arméniens ont été des pionniers dans des domaines aussi variés que la médecine militaire ou vétérinaire ; ils ont ainsi réformé les hôpitaux en y introduisant les innovations occidentales. Il en fut de même pour l'éducation, le commerce, le monde de la finance et les arts.

Mais, aspirant à améliorer leur statut de *dhimmis* (soumis au pouvoir musulman et sujets de seconde zone), les élites arméniennes ont attiré les foudres du « Sultan rouge », Abdul Hamid II (1876-1909). Celui-ci renforça alors sa politique panislamiste, dont le corollaire fut la répression sanglante des Arméniens, entre 1894 et 1896, qui fit près de 300 000 victimes. Ces abominables tueries, qui faisaient suite à une multitude d'autres depuis le XVI^e siècle, connurent un large retentissement en Europe. En France, le mouvement arménophile a été marqué par des personnalités politiques et littéraires aussi prestigieuses que Jean Jaurès, Anatole France, ou Georges Clémenceau.

Dans ce contexte, le parti Comité Union et Progrès (CUP) fit des promesses libérales d'égalité de tous les sujets et de garantie des libertés individuelles au peuple arménien. Il arriva au pouvoir en 1908 grâce au soutien de la minorité arménienne. Pourtant, dès 1909, ce fut ce même parti qui organisa les massacres d'Adana en





Cilicie, qui firent 30 000 morts. Non seulement le CUP n'a jamais tenu ses promesses, mais il a expérimenté au surplus un nouveau type de violence rationalisée.

Le 15 février 1915, profitant de la Première Guerre mondiale, une réunion secrète des principaux dirigeants du CUP, dont deux organisateurs du génocide, Enver et Talaat Pacha, planifia l'extermination totale des Arméniens, tout en continuant officiellement à leur donner des gages. Dans le même temps, les militaires arméniens continuaient à se battre loyalement dans les rangs de l'armée ottomane jusqu'au déclenchement du génocide.

Dans la nuit du 24 au 25 avril 1915, l'élite arménienne de Constantinople fut arrêtée, déportée et massacrée. Décapité, le peuple arménien fut anéanti par des massacres d'une ignoble sauvagerie, et on assista à la déportation des rescapés dans un réseau concentrationnaire. Des représentants des ministères de la Guerre, de l'Intérieur et de la Justice sélectionnèrent des prisonniers de droit commun identifiés pour leur violence. Durant l'exécution du génocide, des médecins turcs pratiquèrent même des expériences médicales sur les Arméniens (inoculation de virus pour déclencher des épidémies, exposition à des gaz mortels, etc.).

Ce fut la première fois dans l'Histoire qu'un État organisait contre ses propres sujets un réseau de camps de concentration, de transit et d'extermination. Le bilan du premier génocide du XX^e siècle fut terrible : plus de 1 500 000 morts, plus de 150 000 conversions forcées à l'islam et, peut-être, autant d'enfants enlevés par des familles musulmanes et élevés dans le déni de leur identité véritable²². Depuis quelques années, leurs descendants commencent à explorer cet aspect occulté. Ainsi l'avocate Fethiye Çetinea en a-t-elle fait le récit dans *Le livre de ma grand-mère* (2006) qui bouleversa des millions de Turcs.

Un élément essentiel du génocide arménien est l'élaboration d'un moyen moderne d'extermination, concept de système concentrationnaire que les officiers allemands ayant servi dans l'Empire ottoman introduiront en Allemagne, avec d'autres innovations turques, et sera utilisé par les serviteurs d'Adolf Hitler contre le peuple juif. Il faut savoir que le Führer était un admirateur des réformateurs turcs du CUP et de Mustapha Kemal Atatürk, à propos duquel il aurait déclaré : « Mussolini a été son premier disciple, moi le second²³. »

22- L. RITTER et M. SIVASLIAN, *Les restes de l'épée. Les Arméniens cachés et islamisés de Turquie*, éd. Thaddée, Paris, 2012, 208 p.

23- A. JEVAKHOFF, *Kemal Atatürk : les chemins de l'Occident*, Tallandier, Paris, 1989, p. 416.





Les historiens français Annette Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau ont parfaitement compris cette phrase lorsqu'ils écrivent : « L'oubli prolongé des exactions contre les civils, comme de l'extermination des Arméniens, a offert par la suite l'impunité à ceux qui voulurent réitérer²⁴. »

Le Führer avait, semble-t-il, une connaissance réelle de l'extermination des Arméniens, puisqu'en août 1939, au moment de lancer ses armées à la conquête de l'Europe et d'accentuer sa politique de répression des « exclus », il déclara devant son état-major hésitant, comme pour le rassurer : « Après tout, qui parle encore aujourd'hui de l'anéantissement des Arméniens²⁵ ? »

Au sortir de la guerre, la tragédie subie par le peuple arménien fut – qui s'en souvient ? – formellement reconnue, le 17 juin 1919, par le chef de la délégation turque au Congrès de Versailles, Damad Ferid pacha, le Grand Vizir (Premier ministre) : « Loin de moi la pensée de travestir ces forfaits qui sont de nature à faire tressaillir d'horreur la conscience humaine ; je chercherai encore moins à atténuer le degré de culpabilité des auteurs du crime. »

Le traité de Sèvres (10 août 1920) demanda un arbitrage au président américain W. Wilson sur la Question arménienne (art. 88-89). Cet arbitrage accorde aux rescapés du génocide un État, en Arménie occidentale. Aujourd'hui, malgré la révolution nationaliste de Mustapha Kemal Atatürk et le traité de Lausanne (1923), favorable à la Turquie, sa valeur juridique reste entière²⁶.

Après la défaite de 1918, les survivants sont retournés dans leurs foyers et ont alors été soit expulsés à nouveau par le pouvoir kémaliste et dispersés dans le monde, soit réduits à une minorité opprimée. Et cela, malgré les engagements officiels turcs du traité de Lausanne.

Au début des années 1920, des dizaines de milliers d'Arméniens ont fui leur pays et la mort, s'installant dans les autres pays du Proche-Orient ainsi qu'en France (70 000 en 1923) ou aux États-Unis. Cette diaspora s'est organisée au fil des années autour de l'Église apostolique arménienne et des partis politiques, Dachnak, Ramgavar et Hentchak.

24- A. BECKER et S. AUDOIN-ROUZEAU, *14-18, retrouver la guerre*, Gallimard, Paris, 2000, p. 126.

25- « *Wer redet noch heute von Vernichtung der Armenier ?* » Voir K. B. BARDAKJIAN, *Hitler and the Armenian genocide*, Zoryan Institute, Special report number 3, Cambridge, Massachusetts, 1985, p. 5.

26- *Arbitral Award of the President of the United States of America Woodrow Wilson. Full Report of the Committee upon the Arbitration of the Boundary between Turkey and Armenia*, édité par Ara PAPIAN, Erevan, 2011.





À la fin du XIX^e siècle, une communauté arménienne prospère s'était développée dans le Caucase, participant à l'exploitation du pétrole de Bakou et formant, à Tiflis, un centre intellectuel dynamique. Dans le contexte de la révolution russe de 1917 et du vide politique qui suivit l'effondrement de l'empire tsariste, ces Arméniens créèrent une première république indépendante (28 mai 1918 - 29 novembre 1920). Cette dernière, toujours menacée par les troupes turques, s'efforça d'accueillir les rescapés du génocide et d'organiser un État, après six siècles de soumission à des empires étrangers. Bien qu'éphémère, cette république connut d'incontestables résultats : création d'une réelle structure étatique (droit de vote aux femmes dès 1918) et d'une université d'État, en 1919.

En 1918 également, les Tatars du Caucase fondèrent leur premier État, la République d'Azerbaïdjan. Sur le conseil des Turcs kémalistes, ils avaient accaparé le nom d'une province iranienne, l'Azerbaïdjan (ancienne Atropatène). Cette appellation et l'irrédentisme qui en découle, sont contestés jusqu'à présent par les Iraniens. Les Arméniens et les Tatars devenus Azerbaïdjanais furent absorbés en 1920 avec les autres peuples du Caucase par l'État bolchévique.

Débuta alors une nouvelle période de résistance et de répression contre les Arméniens qui connurent les affres de la dictature soviétique. Pour ne donner qu'un exemple, après la mort du catholicos Kévork V (1930), le pouvoir soviétique envisagea d'anéantir l'Église apostolique arménienne, empêchant l'élection d'un nouveau catholicos. L'élection de Khoren I^{er} sera finalement autorisée en 1932, mais dans le seul but d'avoir, à travers l'Église, un moyen d'influence sur la diaspora.

Les enjeux actuels

Si la Seconde Guerre mondiale, et la Guerre froide qui s'ensuivit, figent le problème arménien, les revendications liées à la reconnaissance du génocide arménien de 1915, le tremblement de terre de Spitak et la dislocation de l'URSS vont replacer la question arménienne sous le feu des projecteurs. Le tremblement de terre de Spitak (8 décembre 1988), dans le nord de la RSS d'Arménie, a fait plus de 30 000 victimes et 400 000 sans-abris. Cette catastrophe naturelle déclencha un formidable mouvement international de solidarité. La diaspora du monde entier se mobilisa, aidée par les sociétés civiles de nombreux pays. En URSS aussi, cette tragédie souleva un mouvement de solidarité inédit : chacune des quinze républiques proposa de





financer une partie de la reconstruction. Mais celle-ci restera largement inachevée suite à la dislocation de l'URSS. L'État soviétique, lancé dans la politique de la *perestroïka*, ouvrira ses frontières au mouvement de solidarité pro-arménien. Et, pour la première fois dans l'histoire soviétique, tout citoyen occidental pourra, dès décembre 1988, aller sans visa au secours des sinistrés de Spitak.

Durant la période soviétique, les Arméniens du Haut-Karabagh ont demandé périodiquement leur rattachement à l'Arménie, comme le permettait la législation de l'URSS, mais sans succès. L'État azéri menait, pour sa part, une politique de ségrégation et de désarménisation contre les populations de l'enclave. Les demandes légitimes de la population provoquèrent les pogroms d'Arméniens à Soumgaït et à Kirovabad en 1988, puis la guerre, jusqu'en 1994.

Pour comprendre ce qui est encore un « conflit gelé », il faut savoir que le pouvoir soviétique a divisé le Caucase en nombreuses entités, aux statuts divers, pour mieux y régner. Le Nakhitchevan a été déclaré région autonome et placé sous la protection de l'Azerbaïdjan. La République socialiste soviétique arménienne a été amputée de la région de Kars et de la plaine de l'Ararat (cédées à la Turquie) ainsi que de diverses régions offertes à la Géorgie et à l'Azerbaïdjan. Enfin, bien que peuplé à 94 % d'Arméniens, le Haut-Karabagh a été rattaché à la République d'Azerbaïdjan, le 4 juillet 1921, sur volonté de Staline, avec un statut de large autonomie. En 1923, l'oblast autonome du Haut-Karabagh s'est vu donner des frontières qui le séparaient de la République d'Arménie par un « couloir azéri », en faisant un territoire totalement enclavé.

L'Azerbaïdjan proclamait son indépendance de l'URSS le 2 septembre 1991, à la différence du gouvernement du Haut-Karabagh qui demanda à y rester, avant qu'un référendum ne légitime, en pleine guerre, sa propre indépendance (10 décembre 1991). Mais les Arméniens du Haut-Karabagh reculèrent et perdirent les deux tiers de leur province, jusqu'au moment de l'intervention de la République d'Arménie *de facto* (1992) et des copieuses livraisons d'armes faites par les Russes aux deux parties. Le conflit s'intensifia jusqu'en mai 1994, date à laquelle un cessez-le-feu, toujours d'actualité, fut proclamé.

Dirigé d'une main de fer par le clan Aliiev (depuis 1993 par Heydar, ancien membre du *polit-bureau*, puis par son fils, Ilham, depuis 2003), l'Azerbaïdjan a revendiqué l'ancienne région autonome. Le Haut-Karabagh n'ayant jamais fait partie d'un État azéri avant 1921,





les prétentions des autorités de Bakou sont juridiquement infondées, rappelons-le.

En Arménie, le premier président, Levon Ter-Petrossian, ancien dissident soviétique, a tenté de normaliser une situation difficile, générée à la fois par le tremblement de terre, la guerre du Haut-Karabagh et, depuis septembre 1991, par le blocus imposé par l’Azerbaïdjan, puis la Turquie, pour étouffer économiquement la jeune république.

Aujourd’hui, le conflit est gelé, mais, chaque année, menace de s’embraser à nouveau. Le pouvoir azéri utilise ses pétrodollars pour moderniser et développer son armement et faire un lobbying mondial au profit de ses positions anti-arméniennes.

L’histoire arménienne est aujourd’hui ternaire : deux États dans le Caucase du Sud et une diaspora présente dans plus de cent pays. Cette nation millénaire vit actuellement un moment-clé de son existence, pleine d’incertitudes et d’espoirs. On pourrait penser qu’une collaboration franche entre les États arméniens et la diaspora permettrait un développement des deux pays et une pérennisation de la diaspora. Un réel mouvement de coopération, porteur de promesses, s’est fait jour ces dernières années.



Nota : Je tiens à remercier Aravni Pamokdjian, Hilda Rchoboian et Véronique Grosjean pour leur relecture du texte et leurs suggestions.

*Cet article est une version revue et fortement augmentée de notre article intitulé « Arménie, heurt et malheur d’un carrefour majeur et millénaire », *Diplomatie, Les grands dossiers*, (en italiques) n° 11, octobre novembre 2012, p. 52-57.*





Maxime YEVADIAN

Maxime K. Yevadian, titulaire de la Chaire d'Arménologie de l'Université catholique de Lyon, historien, travaille sur la christianisation de l'Arménie, et, plus généralement, sur l'Arménie antique et médiévale. Il a publié entre autres les ouvrages suivants : *Dentelles de pierre, d'étoffes, de parchemin et de métal*, (2006) ; *L'Art des Chrétiens de l'Arménie au Moyen Âge* ; *Christianisation de l'Arménie, Retour aux sources*, deux volumes (2007-2008).

Marc VAROUJAN

Marc Varouhan est né le 17 août 1969 à Alfortville en Région parisienne où il grandit. Depuis 1990 il est concepteur de dispositifs ludiques d'apprentissage Terra Mutandis (éditeurs de Jeux de société, Roscoff), Krenn Amzer (Rennes), CBAF (Paris), MCA (Alfortville). Il est de même l'auteur de « Roue Breizh », jeu d'initiation à l'histoire médiévale bretonne, médaille de bronze du concours Lépine 2011.

Entre 2002-2008, Varoujan est rédacteur en chef du magazine France-Arménie (journal associatif, diffusion internationale et dans le monde francophone), à Lyon.

Depuis 2002, il est enseignant en sciences sociales aux établissements suivants : université catholique de l'Ouest (UCO) – Guingamp, Centre de formation aux professions éducatives et sociales (CFPEF-CEMEA) – Aubervilliers ; Faculté libre des sciences de la communication et du journalisme (ISERP-ITAIM) – Levallois-Perret ; École de commerce ESCCOT – Rennes.

Docteur en Psychologie Sociale diplômé de l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales, Paris) depuis 2006, il est spécialiste de l'identité sociale et de la communication interculturelle (thèse dirigée sous la direction de Denise Jodelet). Enfin, il est depuis 2014 journaliste à « Nor Haratch », tri-hebdomadaire, bilingue arménien français.



Philippe SUKIASYAN

Institut Supérieur d'Études Œcuméniques, Institut Catholique de Paris. Diacre de l'Église apostolique arménienne. Délégué diocésain à l'œcuménisme, membre du CECEF de 2009 à 2013. Membre du comité interconfessionnel de rédaction de la revue Unité des Chrétiens (Paris).

Co-auteur avec l'archevêque Norvan [Zakarian], Primat émérite du diocèse de France de l'Église arménienne, du chapitre « *L'Église dans l'Arménie contemporaine (1921-2007)* », in Collectif, sous la direction de Gérard Dédéyan, *Histoire du peuple arménien*, Éditions Privat, 2007.

Auteur d'études et d'articles consacrés à l'histoire et à la spiritualité de l'Église arménienne :

- « *À propos d'un rapport secret de Béria sur l'Église arménienne* ». Revue du monde arménien moderne et contemporain, Tome 2, 1995-1996, Paris, édité par la Société des Études arméniennes, p. 117-162.
- « *Les conciles dans l'histoire de l'Église apostolique arménienne et l'organisation de l'Église autour du Catholicos* ». Unité chrétienne, le synode selon les Églises, N° 121, Lyon, février 1998, p. 13-29.
- « *L'œuvre de saint Nercès Chnorhali : l'exemple d'une pastorale trinitaire à travers la liturgie* ». Unité chrétienne : Croire en Dieu, père fils et saint Esprit, N° 136, Lyon, novembre 1999, p. 23-27.
- « *L'organisation et la vie de l'Église apostolique arménienne* », p. 9-17.
- « *L'Église arménienne au 20^e siècle, de la Catastrophe à la renaissance* », p. 27-32. Unité chrétienne, « Chrétiens d'Arménie », N° 141-142, Lyon, février-mai 2001.
- « *L'Église arménienne et la Russie, hier et aujourd'hui* ». Messager de l'Église orthodoxe russe – l'Église orthodoxe russe et l'Église arménienne – N° 20, avril-juin 2010, p. 26-29.
- « *L'Église apostolique arménienne en France, naissance d'un diocèse, fin de l'exil* ». Unité des Chrétiens, les Églises orthodoxes orientales en France, N° 177, janvier 2015, p. 21-25.



Tigrane YÉGAVIAN

Tigrane Yégavian est titulaire d'un Master en politique comparée spécialité « monde musulman » de l'IEP de Paris et d'une licence d'arabe à l'INALCO. Après avoir étudié la question turkmène en Irak, les relations turco-irakiennes et la question des minorités en Syrie et au Liban, il s'est tourné vers le journalisme spécialisé sur le Moyen-Orient. Il collabore notamment pour le compte du site Fait religieux, les revues Conflits, Moyen-Orient, Carto ainsi qu'au mensuel France-Arménie. Dernier ouvrage paru, *Arménie, à l'ombre de la montagne sacrée*, Nevicata, collection l'âme des peuples, 2015.

Joseph ALICHORAN

Assyro-Chaldéen catholique, Joseph Alichoran est né en 1965 à Dohuk-Nouhadra (Nord de l'Irak, région dite du « Kurdistan »). Chercheur indépendant en histoire de la chrétienté mésopotamienne et journaliste, il collabore à de nombreux magazines et revues sur le thème des Assyro-Chaldéens, des Églises de culture araméosyriaque et de la Mission dominicaine de Mésopotamie. Depuis 2007, il est chargé de cours de Néo-Araméen oriental (Soureth) à l'Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO, Paris). Il a obtenu le 17 juin 2012 avec Luc Balbont le premier « Prix Littéraire de l'Œuvre d'Orient » pour l'ouvrage d'entretiens : *Jusqu'au bout* de Mgr Georges Casmoussa (archevêque de Mossoul, Irak), Ed. Nouvelle Cité, mai 2012, 187 p. Il a collaboré à deux grands ouvrages récents : *Histoire sociale des langues de France*, publié sous la direction de Georg Kremnitz, et avec le concours de Fanch Broudic et du collectif HSLF, Ed. Presses universitaires de Rennes, septembre 2013, 906 pages, voir chapitre L'Araméen (avec Jean Sibille), p. 869-875 et *Le Livre noir de la condition des chrétiens dans le monde*, sous la direction de Jean-Michel di Falco, Timothy Radcliffe et Andrea Riccardi. Ouvrage coordonné par Samuel Lieven, Ed. XO, Paris, octobre 2013, 813 p. (voir partie sur l'Irak, p. 193-201).

Joseph YAACOUB

Professeur honoraire de sciences politiques à l'Université catholique de Lyon, ayant le syriaque (l'araméen) comme langue maternelle, Joseph Yacoub est né en Syrie.

Après des études secondaires et supérieures au Liban et en France (Université Lyon II), il a été Professeur de sciences politiques à l'Université catholique de Lyon (UCLy), de juillet 1975 à octobre 2011, principalement à l'Institut des droits de l'homme (IDHL), dont il est l'un des initiateurs.

Depuis avril 2006, son nom figure sur la fresque murale des Lyonnais, comme écrivain.

Il a été Titulaire de la Chaire UNESCO « *Mémoire, cultures et interculturelité* » de l'Université catholique de Lyon et Directeur de la rédaction de sa revue : « *Études interculturelles* » (2007-2011).

Docteur en histoire (3^e cycle) et docteur d'État ès-Lettres et sciences historiques de l'Université Lyon II, il est spécialiste des droits de l'homme, des minorités ethniques, linguistiques, religieuses et culturelles dans le monde et des chrétiens d'Orient.

Collaborateur à plusieurs publications et journaux, il est l'auteur de plusieurs centaines d'articles parus dans des journaux et périodiques, en France et à l'étranger, de nombreux ouvrages et contributions, traduits en une dizaine de langues.

Homme de terrain, il a participé à un grand nombre de colloques et de missions dans le monde, sur tous les continents. Il continue à sillonner les pays pour la promotion du dialogue interculturel et interreligieux et la fraternité entre les peuples.

Parmi ses dernières publications :

- *Fièvre démocratique et ferveur fondamentaliste. Dominantes du XXI^e siècle*, Cerf, 2008, Paris.
- *L'Humanisme réinventé*, Cerf, 2012, Paris.
- *Qui s'en souviendra ? 1915 : le génocide assyro-chaldéo-syriaque*, Cerf, Paris, octobre 2014.



Christian LOCHON

De formation littéraire française et arabisant, Christian Lochon a servi durant 25 ans dans sept pays, par ordre chronologique en Algérie, en Iran, en Irak, au Liban, en Égypte, au Soudan, en Syrie, soit comme lecteur, soit comme attaché culturel. Il s'est rendu souvent en Turquie pour des recherches.

En France, il a été conseiller du président de l'Institut du Monde arabe, directeur des études du Centre des Hautes Études Afro-asiatiques modernes, chargé de cours à l'Institut catholique de Lille et à Paris IV.

Actuellement, il enseigne à l'Institut Ghazali de formation des imams et à Paris II dans le cadre du mastère droit des Affaires arabes. Il est membre de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer.

Rédacteur régulier de la Revue *Études*, de *Mondes et Cultures*, il a publié *Les Grandes civilisations : l'Islam* (2007), Demos, Paris, et comme co-auteur *Druzes Ismaéliens Alaouites Confréries soufies* (2011) L'Harmattan, *L'Égypte en marche* (2012), Eurorient Paris.



Antoine L. BUSTANY



Antoine Bustany est médecin psychiatre diplômé de la Faculté française de médecine de Beyrouth et des Hôpitaux de Paris (Sainte Anne et MGEN). Titulaire de la Chaire de psychiatrie et de psychologie médicale à la Faculté des Sciences médicales de l'Université libanaise de 1980 à 2006, il occupa le poste de chef de Service de Psychiatrie à l'Hôpital St Charles à Beyrouth de 1990 à 2008 et est actuellement chef du Département des Neurosciences. Ex président de la Société Libanaise de psychiatrie et Vice-président de la Fédération internationale francophone de psychiatrie (2000-2008), il est Président de l'Ordre des médecins au Liban.

Par ailleurs Antoine Bustany est l'auteur de plusieurs ouvrages médico-sociaux, d'histoire, d'essais et d'un recueil :

- *Histoire des paradis artificiels- Drogues de paix et drogues de guerre*, Hachette Pluriel 1993 – Poche, 1997.
- *Quand la famille implose, les enfants explosent*, Librairie Orientale – Beyrouth – 2007

